

**Zeitschrift:** Wissen und Leben  
**Herausgeber:** Neue Helvetische Gesellschaft  
**Band:** 13 (1913-1914)

**Artikel:** Un polémiste : Auguste Bippert  
**Autor:** Rossel, Virgile  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-749340>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## UN POLÉMISTE: AUGUSTE BIPPERT

Il est rare qu'on fasse, du moins en Suisse, à des articles de journal les honneurs du livre. Et pour cause. Cette littérature improvisée n'a pas plus de consistance que le vent qui passe. Elle n'a pas même le temps de vieillir; elle est morte après quelques heures de vie. Il faut que le talent de l'écrivain soit bien exceptionnel ou que sa production hâtive soit servie par des circonstances bien extraordinaires, pour que l'on songe à recueillir des pages condamnées d'avance à n'être que de la maculature.

La fin tragique du journaliste Auguste Bippert, une des premières victimes de l'aviation en Suisse, suffirait-elle à expliquer la publication de ses œuvres choisies, en deux volumes luxueusement imprimés<sup>1)</sup>, et préfacés l'un par M. Philippe Godet, l'autre par M. Jules Carrara? Ce qu'il y eut de téméraire, d'héroïque et de foudroyant dans sa dernière aventure n'aurait-il pas troublé le jugement de ses amis, lorsqu'ils se sont imposé le pieux devoir de sauver de l'oubli quelques bribes de son effort littéraire? Il se peut que, si Auguste Bippert fût bourgeoisement décédé dans son lit, il n'eût laissé qu'un nom bientôt effacé de nos mémoires distraites. Tant de ses confrères, et d'aussi bien doués que lui, n'ont pas reçu d'autre hommage, le lendemain de leur disparition, que le tribut obligatoire de cinquante ou cent lignes de nécrologie! Mais serait-il donc nécessaire que la règle d'injustice n'eût pas ses exceptions? Et qui ne regretterait, après avoir lu la prose et même les vers de l'ancien rédacteur à la *Tribune de Vevey*, à la *Suisse libérale*, à la *Feuille d'avis de La Chaux-de-Fonds*, que l'abîme eût englouti tout cela?

Auguste Bippert eut la vocation et le tempérament du journaliste. Il avait la richesse de verve et la promptitude d'esprit qui tiennent en haleine la paresseuse attention du public. Son goût du paradoxe, son humeur indépendante et batailleuse, son ironie qui ne modérait pas ses accès d'enthousiasme, ses crises d'amère mélancolie traversées par des éclairs de gaîté, sa passion non point sans doute pour les principes qui se figent mais pour les

<sup>1)</sup> *Auguste Bippert*: Poésie, préface de Philippe Godet. — Prose, préface de Jules Carrara. Avec un portrait de l'auteur. Imprimeurs-éditeurs: les fils de Mettler-Wyss, La Chaux-de-Fonds, 1913.

idées qui changent et dont le libre jeu promet de si enivrantes délices, toute cette séduisante, complexe et un peu déconcertante individualité était prédestinée aux luttes où la plume se manie comme une épée. Aussi Bippert fut-il avant tout, et par-dessus tout, un polémiste, l'un des plus agiles, des plus mordants et des mieux armés qui aient ferraillé dans la presse romande.

Les meilleurs de ses vers restent des vers de polémiste. Ses poésies d'allure épique ne sont que d'un bon élève de Leconte de Lisle. Ses pièces lyriques, d'un accent plus personnel, valent par l'élégante aisance de la langue plus que par l'originalité de l'inspiration :

Aux vertes frondaisons que je vois de ma chambre  
Bien des feuilles déjà commencent à jaunir,  
Et les premiers matins, clairs et frais de Septembre,  
Font l'été beau comme un bonheur qui va finir . . .

Il n'est vraiment lui-même, il ne s'exprime complètement, on ne sent le frisson joyeux de la création que dans ses rimes funambulesques où sa muse narquoise fait le pied de nez aux étoiles. Il y avait en lui un fond, presque douloureux, de scepticisme et de causticité. Il se riait de la vanité des choses et de la sottise des hommes pour n'en pas pleurer. Mais l'artiste et le lettré qu'il fut prêtait à ses espiègeries ou à ses satires les ailes d'un verbe alerte et sonore. Rien de plus léger, de plus vif, de plus allègre, sinon de plus gracieusement spirituel, que son *Pot-pourri* jeté sur le papier „à la seule fin de dédommager une demoiselle gente et joliette de la moult grande contrition et navrance que lui procura l'interdict mis sur les escripts du chroniqueur de renom Emile Zola“ :

. . . Parmi les désirs innocents,  
Pris comme des oiseaux passants,  
Que tu comptais par vingt, par cents,  
Et mille,

Aucun jamais ne désola  
Ton cœur autant que celui-là :  
De ne pouvoir lire Zola  
Emile . . .

Oh! je m'empresse de dire que Banville eût fait encore mieux et que Bippert n'évite pas toujours l'écueil de la vulgarité. Le „polissez-le sans cesse et le repolissez“ de Boileau est

l'un de ces préceptes que les gazetiers n'ont pas le loisir d'observer. Jusqu'où la virtuosité du rimeur pouvait aller, nous le verrions en glanant dans les *Paroles d'infamie*:

L'autre jour, au coin de la rue,  
Un vieillard chauve dont le nez  
Vénérable, mais bourgeonné,  
Portait bésicles et verrues,  
M'aborda, disant: „Pardonnez,  
Mais c'est moi qui suis l'Abonné!“

Or, l'abonné est un très grand personnage. Il s'agit de flatter ses préjugés, de caresser les plus ridicules de ses dadas comme les plus absurdes de ses manies. Ses vœux sont des commandements sacrés, ses critiques de redoutables garde-à-vous. Bippert a donc rencontré cet être considérable, qui l'a sermonné d'importance:

„Soyez, monsieur le journaliste,  
Comme à mes lèvres suspendu;  
Je vais vous établir la liste  
Des propos qui sont défendus,

Et qu'un journal qui prétend vivre  
Doit écarter comme indécents,  
S'il veut éviter qu'on le livre  
A des bûchers incandescents.

. . . Epargnez la magistrature;  
Ne blaguez plus les magistrats;  
Ou gare à la déconfiture!  
Je vous prédis un patatras.

A la Commission scolaire  
N'avez-vous pas dit — j'en frémis —  
De s'en aller faire lanlaire:  
La foudre de Dieu l'a permis!

Puis vous parlez des fleurs nouvelles,  
Du soleil et des amoureux,  
De quoi perturber la cervelle  
Aux adolescents: malheureux!“ . . .

Cela continue un moment sur ce ton de persiflage. Et le poète, accusé de n'avoir pas assez d'aversion pour les „paroles d'infamie“ que débitent les journaux, plaide en Gavroche les circonstances atténuantes.

Me reprocherai-je d'avoir trop cité de ces petites strophes pimpantes et drôles? Si Auguste Bippert ne se présentait à la

postérité qu'avec ce très mince bagage, nous pourrions feuilleter ses *Poésies*, sourire et n'en plus parler. Sa prose, en revanche, mérite qu'on la traite d'un air moins détaché. Elle est d'un écrivain, et M. Jules Carrara peut affirmer que „si Rochefort n'eût point vécu et qu'Auguste Bippert ne fût pas mort, celui-ci aurait bien pu, un jour, et sur une plus vaste scène, incarner celui-là“.

On ne saurait cependant que le répéter : Bippert, né polémiste, ne fut que cela ; mais il le fut à un degré éminent. Quand il essaie d'exposer une question, de l'exposer avec la méthode et le sérieux qu'on attend d'un honnête vulgarisateur, il ne commet que des articles à la douzaine, relevés peut-être d'une réflexion savoureuse ou d'une pittoresque boutade. Il est gêné par les servitudes du genre. Il n'a, au surplus, qu'une expérience et une science médiocres de la vie politique et de la lutte sociale. L'art, la littérature, les sports sont infiniment plus dans la ligne de ses préférences. Un journaliste n'en doit pas moins être capable de disserter de tout, et même de quelques autres choses. Son métier l'oblige à énoncer des opinions et à les défendre, à intervenir dans les compétitions électorales, à juger les partis et leurs programmes, à ne pas ignorer les produits abondants de la machine législative, à éclairer sur tous les sujets actuels la religion de quelques milliers de lecteurs. Mais il y a la manière.

La manière d'Auguste Bippert était celle du batteur d'estrade, qui va son chemin et qui fait le coup de feu en amateur. Comme il avait du courage, et trop d'esprit critique pour se donner entièrement à quoi ou à qui que ce fût, il claironnait ses vérités de droite et de gauche sans s'inquiéter du qu'en dira-t-on. Républicain, certes, et démocrate, il n'avait pas la superstition du régime populaire et il soufflait impitoyablement sur les illusions intéressées ou sincères des tribuns. Socialiste, il protestait avec énergie contre „l'esclavage collectiviste“, contre l'avènement „d'un fonctionnarisme oligarchique et d'un despotisme plus dangereux que le despotisme césarien, parce qu'il serait insaisissable et impersonnel“. Il ne craignait pas non plus d'être seul de son avis. Aprement, il dénonçait les „idées-confections“ — le mot est de M. Carrara, — les convictions routinières, les admirations traditionnelles, comme il fustigeait la moutonnerie des majorités. Une

définition, quelque peu „pompière“, de la patrie, par Numa Droz, pouvait l'exaspérer. Lors des fêtes de Rousseau, il partait en guerre contre Jean-Jacques, „l'un des plus regrettables entre les paltoquets illustres“ et „l'un des moins recommandables échantillons de l'espèce“. Il me rappelle, quoiqu'il fût le moins doctoral des contemporains, cette caractéristique cocasse et profonde du professeur allemand: *ein Mann, der anderer Meinung ist*.

Encore un coup, il était polémiste dans l'âme. N'ayant aucune ambition du pouvoir, aucune responsabilité, aucune notion des réalités gouvernementales, il distillait à propos de tout son clair filet de vinaigre et abusait de son humeur frondeuse. Il ne reculait pas devant les plus dures sévérités, devant les plus cruelles injustices même, emporté qu'il était par sa passion de contredire et de railler. Comme chez Rochefort, le besoin de démolir les forteresses et les idoles du sens commun tournait à l'obsession. Avec cela, des mouvements généreux, en l'occurrence, de nobles emballements et le cœur sur la main.

Le peuple suisse vient d'adopter la loi sur les assurances. Les commentaires victorieux des uns, désolés des autres, emplissent les colonnes des journaux. Bippert, lui, se contente d'une pirouette: „Si je n'ai pas donné mon avis sur la loi des assurances, c'est que je n'en avais aucun. Vous me direz que ce n'est pas un motif, que s'il fallait posséder une opinion sur chaque chose avant d'en parler, le métier de journaliste et celui, beaucoup plus répandu, de simple citoyen, deviendraient impossibles, que personne ou presque personne n'a vu goutte à la loi sur laquelle on s'est prononcé dimanche, ce qui n'a pas empêché les électeurs de voter avec conviction, et, ma foi! je serais bien forcé de convenir que la sagesse parle par votre bouche, que vos propos sont le reflet de la raison pure et l'écho de la vérité nue.“ Et, après avoir conté les sollicitations auxquelles il aurait pu céder, selon qu'il eût écouté les politiciens ou les agents des compagnies, il termine son boniment par cette phrase: „J'ai dû m'abstenir par adresse; mais aujourd'hui je puis sortir enfin de ma réserve, et je vous confie, entre nous, que la seule assurance dont je sois vraiment partisan, c'est celle de ma parfaite considération“. Car le polémiste blague volontiers, quand les autres s'échauffent à soutenir le pour et le contre. Il est le

négateur par excellence, crevant tous les ballons, même ceux qui montent vers le ciel.

Quand il se pique d'un peu de philosophie, qu'il n'est pas un bateleur se contorsionnant devant la foule, un bouffon grimaçant devant l'abonné, il laisse voir le fond de son âme incurablement triste. Les polémistes qui ont moins d'intelligence que d'esprit, un Rochefort par exemple, ne s'embarrassent pas des grands problèmes. Ils multiplient leurs cabrioles ou leurs coups de griffe, et ils s'en vont dormir. Les autres, ceux qui ne dédaignent pas de penser, nous livrent souvent, et sans même y prendre garde, les mornes secrets de leur âme désenchantée.

Est-il plus noble idéal, ou plus haute chimère, que le pacifisme? Auguste Bippert déclare tranquillement que, somme toute, „la guerre n'est pas injuste, puisqu'elle n'est que la légitime défense continue et universelle“. Et il poursuit: „Sans doute, les pacifistes répondent: ce fatalisme est affreux. La dignité humaine exige que nous nous affirmions des êtres libres et non des esclaves de l'instinct, des jouets de nos passions natives et héréditaires. Si la guerre est une loi naturelle, réformons cette loi! Ce sont là des paroles généreuses. Mais nous devons les considérer comme vaines, puisqu'elles ne reposent sur aucun fait, qu'elles sont en contradiction flagrante avec l'expérience de l'histoire“. Jusqu'ici, rien de bien saillant dans cette riposte aux éloquentes objurgations des fanatiques de la paix, qui ne sont pas invariablement des gens très pacifiques. Soudain, le ton s'élève et Bippert de s'écrier:

„Où voit-on que la nature humaine ait jamais changé? Elle ne se modifie même pas. Ses transformations sont toutes de surface, d'apparence, d'aspect extérieur. Qui est dupe de l'abolition du servage, et qui ne sait que, s'il est des différences honorifiques, il n'est point de différences réelles entre l'esclave de l'antiquité et l'ouvrier de l'époque contemporaine? Qui croit à un abîme entre la monarchie et la démocratie? Partie de l'idée de liberté et d'égalité, la démocratie organise, comme fatalement, un régime où, tout comme autrefois, un certain nombre d'hommes oppriment un certain nombre d'autres. Qui croit vraiment à la suppression des religions, quand sur les débris des théogonies mystiques, on nous érige des systèmes de morale et



des cultes humanitaires? Qui croit vraiment que les passions violentes déchaînées par l'amour disparaîtront? Et cette forme éternelle de l'activité humaine, la guerre, disparaîtrait de la surface du monde par l'effet subit de notre volonté? L'immuable nature s'inclinerait spontanément, les passions essentielles et fondamentales de l'être seraient abolies, extirpées de nos âmes? Quelle espérance enfantine, quel rêve saugrenu!"

C'est maintenant Alceste qui libère sa conscience, au risque d'alarmer son éditeur et de mettre en fuite l'abonné. Les polémistes de cette envergure sont des hommes de tête et de cœur. Ils peuvent se tromper, ils se trompent, espérons-le; la dure franchise de leur langage est nécessaire pour nous consoler ou nous guérir de toute la douceuse ou pompeuse phraséologie que d'autres nous prodiguent. Le rôle de ces rudes docteurs Tant Pis peut être fécond. Que d'autres fassent les mouches du coche! Ils marchent, eux, derrière l'attelage qu'ils aiguillonnent du fouet.

Le malheur est que l'habitude de frapper à tort et à travers ne soit pas sans danger. Il ne s'agit point des coups que l'on reçoit en échange de ceux que l'on a donnés. Mais on est incité à enfler sa voix et à corser son geste. La qualité, si joliment française, de la mesure se perd. Toujours plus fort, comme chez Nicolet! Bippert n'a pas échappé à ce péril. Un jour, il a consulté un „vieux bouif“, devant „l'infailible sagesse duquel il s'est incliné“; et son „vieux bouif“ lui a dit, entre autres, ceci:

„Le droit de vote est-il la propriété de tout citoyen majeur qui n'est point frappé de déchéance civique? Oui, n'est-ce pas? Eh bien! ce vote, qui m'appartient en propre, au nom de quelle logique ambiguë prétendrait-on m'empêcher de le vendre, si telle est ma fantaisie? Et qu'entendez-vous, je vous prie, par corruption électorale? Montrez-moi donc l'électeur qui a voté sans espoir de profit! Il sera aussi difficile à trouver que la chemise d'un homme heureux. Tous les partis en lutte ont corrompu les citoyens par des promesses. Ils ont affirmé au peuple qu'ils amélioreraient son sort et diminueraient ses charges. N'était-ce pas une façon d'acheter les suffrages, je vous le demande? Seulement c'était les acheter à crédit, avec la ferme intention de ne



jamais payer ses créanciers. Ceux qui sont venus m'offrir des bocks m'ont paru plus honnêtes et moins immoraux, puisqu'ils faisaient honneur sans délai à leurs engagements. C'est pourquoi j'ai voté pour eux ; et j'estime qu'en agissant de la sorte, j'ai glorifié la vertu et la raison tout ensemble, en soutenant des hommes prêts à tenir sur-le-champ leur parole et en combattant les malins qui voulaient gagner mon vote avec des promesses illusoires“.

Ce mélange de sarcasme et de paradoxe peut faire les délices de palais blasés. Il contient du poison, un poison subtil et mortel. L'absolu serait-il le domaine privilégié des polémistes ? Ont-ils le droit de ne tenir aucun compte des relativités humaines ? Peuvent-ils impunément généraliser et seraient-ils les seuls d'entre les écrivains qui n'eussent pas un peu charge d'âmes ? Le passage que j'ai reproduit tout à l'heure a pu exercer une influence malfaisante sur beaucoup. Ces conseils d'une méprisante sagesse, il est permis de les adresser à des surhommes. Combien y a-t-il de surhommes parmi les lecteurs de la *Feuille d'Avis de La Chaux-de-Fonds* ?

Mais quoi ! La déformation professionnelle existe. Et il sera beaucoup pardonné à ceux qui auront beaucoup déraisonné.

Evadons-nous de la politique ! Auguste Bippert ne l'aimait point. Il aurait donné la Constitution fédérale, et les chartes cantonales par-dessus le marché, pour dix vers de Musset. Ce qui ne l'empêchait pas de maudire poètes symbolistes et décadents, qui galvaudent notre belle langue et notre saine prosodie. Lors de l'élection de Paul Fort comme „prince des poètes“, il écrit :

„Le goût de posséder un souverain n'est pas spécial aux pinceurs de lyres. Au temps de Clopin Trouillefou, les truands élisaient, eux aussi, des potentats. Il en va de même aujourd'hui pour les blanchisseuses qui, chaque année, s'adjugent une reine. Et, si nous en croyons l'*Assommoir*, les poivrots se permettent, eux aussi, des infidélités à la démocratie républicaine. N'est-ce pas „cet animal de Mes Bottes“ qui avait été proclamé „roi des cochons“ pour avoir mangé une salade de hannetons vivants, à ce que raconte Zola ? Et, pour dire vrai, je crois qu'il est beaucoup plus malaisé d'acquérir les honneurs du trône à la cour des miracles, au lavoir et au cabaret du père Colombe, que dans

nos petites chapelles littéraires. Pour être roi des truands, il faut être ,costaud‘; pour être reine des reines, il faut être jolie; pour être roi des poivrots, il faut avoir un bon estomac. Pour être prince des poètes, il suffit de vagir et de bégayer au lieu de parler français“.

C'est là de bon style, rapide et dru. On y découvrirait sans peine quelques taches. Le journaliste n'a pas le temps de se relire. Mais vous déploreriez, comme moi, que l'un au moins des deux ouvrages posthumes d'Auguste Bippert, sa *Prose*, n'eût pas été publié. Notre littérature, nous pouvons bien le concéder entre nous, est quelque peu monotone. Nous cultivons surtout le psaume et le chœur patriotique. Nos instruments, en quelque sorte nationaux, sont l'harmonium et la contre-basse. Un fier éclat de trompette, un sifflet grinçant de fifre, voilà ce qu'a été la voix de Bippert, tour à tour amère et railleuse. Elle „ne fait pas de bien“; elle affligera nombre de braves gens. Ainsi que le note M. Carrara: „A ceux qui lui reprochaient de n'avoir qu'un respect modéré pour les pontifes de tous les cultes laïques et sociaux, de manquer d'enthousiasme pour les rêves humains et de laisser transparaître trop volontiers la gaîté intime“ que lui inspiraient „les acteurs qui, dans l'éternelle farce d'ici-bas prennent leur rôle au tragique“, il répondait: „En somme, l'ironie dont on me fait un reproche, n'est, chez moi, que de la sincérité, l'aboutissement logique d'une enquête intellectuelle bien modeste, mais probe et consciencieuse“. Alors, nous n'avons plus qu'à enregistrer cette déclaration, quitte à ne point approuver.

Ajouterai-je quelques mots de biographie? Auguste Bippert — qui l'eût cru? — était Vaudois, originaire de Paudex, près de Lausanne. Il naquit en 1875, fit de solides études littéraires, se lança dans le journalisme et mourut il y a deux ans, au cours d'une promenade aérienne en compagnie de l'aviateur Cobioni. Avec lui, nous avons perdu un écrivain de race. Et nous l'aurions perdu tout entier, si des mains amies n'avaient lié la gerbe qu'il éparpilla dans les journaux. Ses deux recueils posthumes lui assurent une place dans l'histoire des lettres romandes, et une place qui n'est pas d'entre les moins enviables.

LAUSANNE

VIRGILE ROSSEL

